SPURned[56]

La vérité profondément déconcertante est que, pour une fois, les politiciens ont imaginé et mis en œuvre une solution, qui ignore les amendements des architectes et leurs pronostics d'échec imminent. Le plan rasé de l'île de Singapour est devenu un vaste territoire métabolique, un terrain de jeu gouvernemental. Avec trente ans de recul, certains des projets, dans leur densité démente, acquièrent un brillant métaboliste presque d'avant-garde.

C'est seulement quand le régime finit par fléchir à la fin des années 1980 – probablement parce que son travail est accompli – que Lim et Tay se consolent d'avoir gagné trop tard, contre le gouvernement, la cause de la préservation. Lim (l'auteur non prophétique de « The Case against Tall Buildings in Urban Centers of the Third World ») le sent parce que sa voix est finalement entendue ; mais il faut reconnaître qu'il ne reste pratiquement plus rien à démolir.

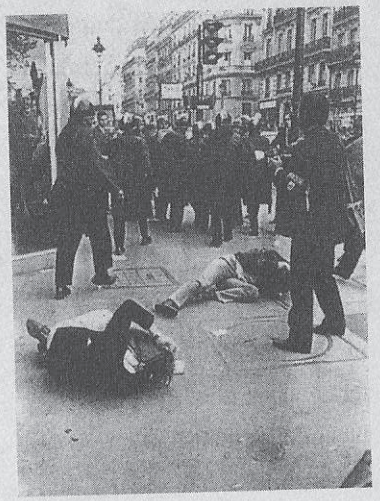
Métabolisme sur Beach Road

Nous sommes en 1967 ; les années 1960 se terminent ; la « crise du logement » est enrayée : la reconstruction de la ville de Singapour peut débuter. Le gouvernement entame, à travers l'Autorité du redéveloppement urbain (URA) (nom moins sinistre que l'ex-Département du renouveau urbain), un programme de « vente de terrains ». Maintenant que les temps sont mûrs pour rénover la ville de Singapour elle-même, on ressuscite l'entreprise privée. Suivant l'avis de la troïka de l'ONU (« assurer un environnement plaisant pour tous les Singapouriens [...] sans étouffer l'initiative du promoteur ni l'inventivité du concepteur »), de plus vastes terrains sont désignés et expropriés dans le quartier central des affaires – pour la plupart rectangulaires, environ 10 000 m², libres des spécificités du contexte – et vendus au plus offrant. « Préserver le développement commercial dans le secteur privé des affaires était nécessaire tant sur le plan économique que sur le plan idéologique[57]. » L'impatience cumulée des intérêts commerciaux et architecturaux peut, à présent, être canalisée : après l'arrière-pays, la ville de Singapour sera à son tour construite à partir de rien.

La première année, treize terrains sont vendus ; au cours des deux années suivantes, trente-deux autres. Ces premières ventes lancent au moins dix projets qui, à eux seuls, font sans doute de Singapour le réservoir de doctrines architecturales réalisées le plus impressionnant

56 Jeux de mot intraduisible entre le sigle SPUR et le verbe *spurn*, qui signifie « mépriser », « dédaigner ».

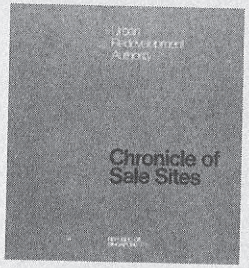
57 Chua Beng-Huat, *art. cit.*, p. 30.



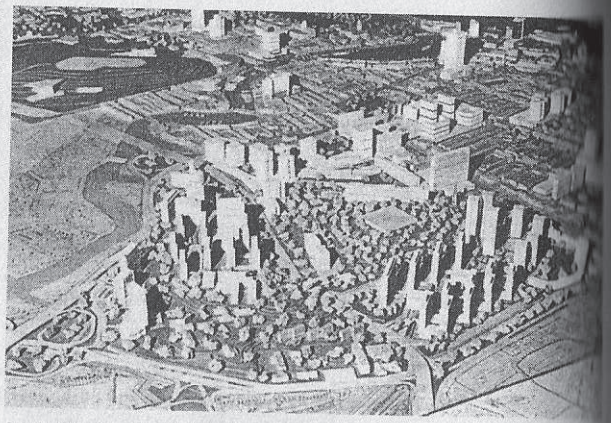
Mai 68 à Paris.

READY FOR ENTREPRENSURIAL DIRECTION

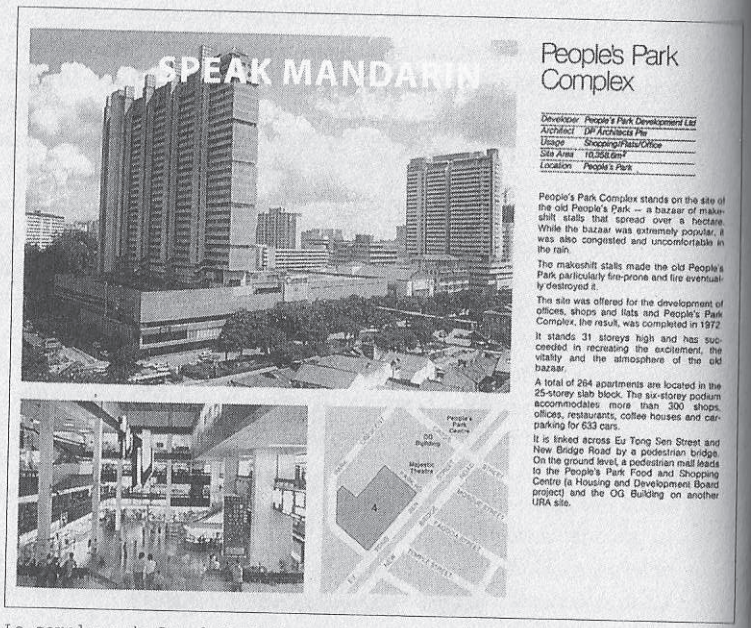
Mai 68 à Singapour.



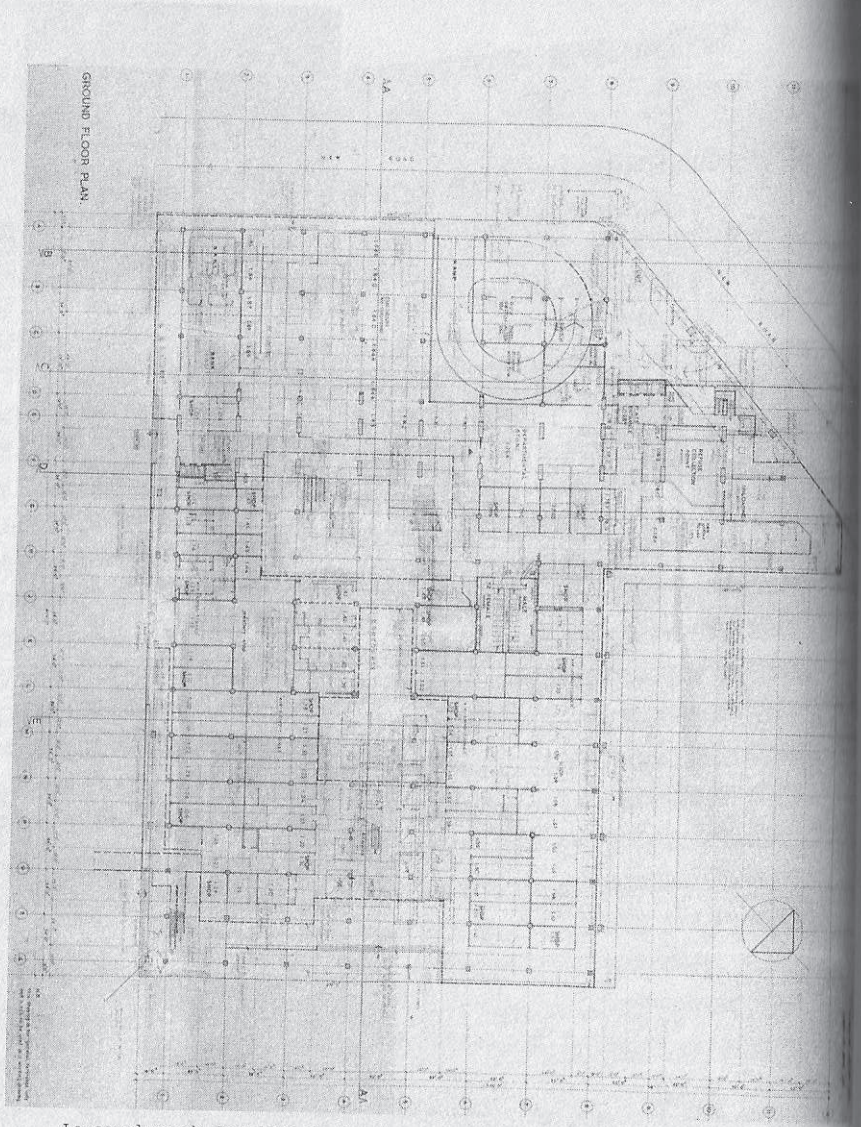
Autorité du redéveloppement urbain, *Chronicle of Sale Sites*, 1967.



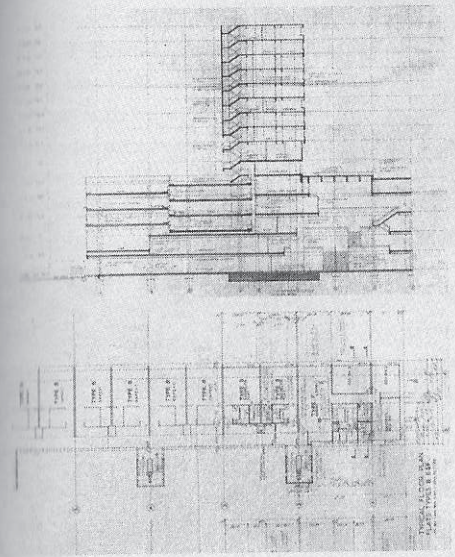
Quartier de New Bridge Road, maquette d'urbanisme, 1967.



Le complexe de People's Park, in *Chronicle of Sale Sites*. Page suivante : vues extérieure et intérieure du complexe de People's Park en 1993.

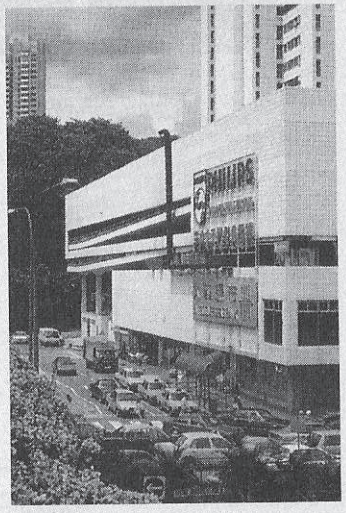


Le complexe du People's Park
(Design Partnership), plan du podium.

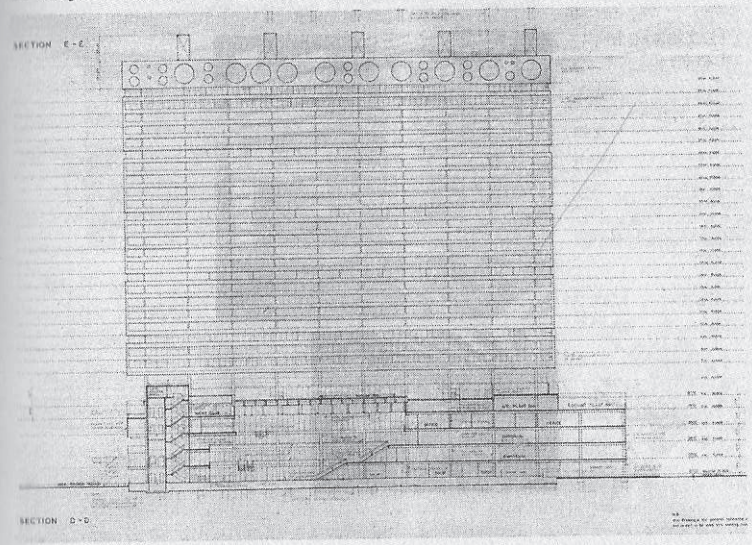


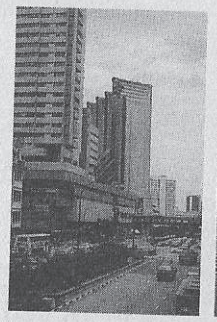
Coupe et plan d'étage courant
des logements.

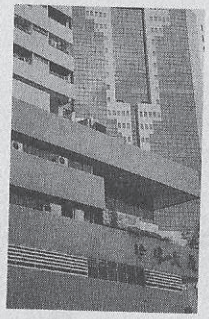
Le complexe
du People's Park
en 1993.



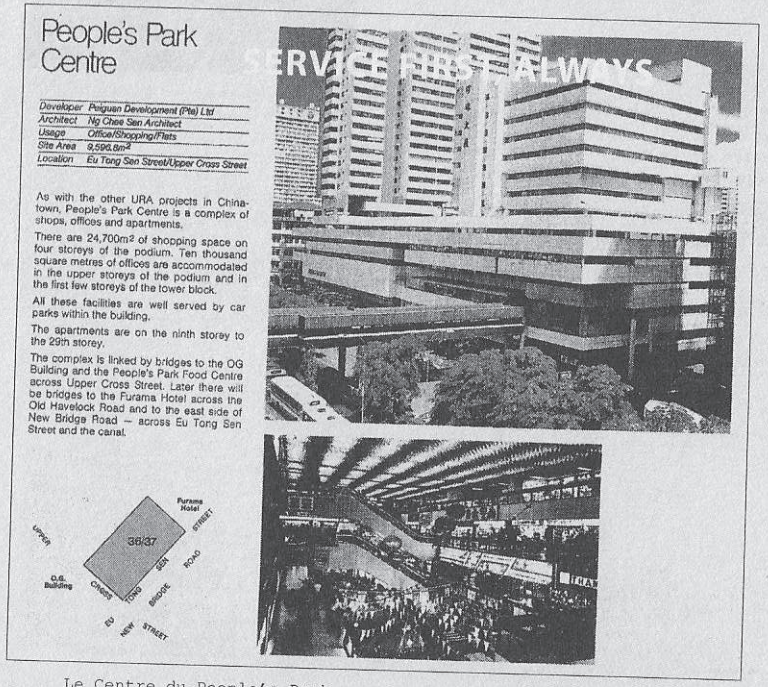
Élévation de la tour
et coupe à travers le podium.







Le Centre du People's Park (Ng Chee Sen) et ses environs en novembre 1993.



Le Centre du People's Park, in *Chronicle of Sale Sites*.

des années 1960, une ville-musée. À deux endroits – presque des *strips* – le soit-disant Golden Mile de Beach Road, face à la mer[58], et la rue Eu Tong Sen – qui traverse Chinatown parallèlement à la New Bridge Road – surgissent, en un temps étonnamment court, des « chefs-d'œuvre » de l'architecture et de l'urbanisme expérimental que l'on peut considérer comme des formes directrices émergentes, c'est-à-dire des accumulations programmatiques générant des conditions urbaines nouvelles, plus flexibles, loin de la rigidité d'un plan directeur, sous la forme d'un développement urbain continu.

Sur Beach Road et au People's Park, Tay et Lim, unis au sein de Design Partnership, leur bureau d'architecture, présentent les prototypes du nouveau « couloir urbain » : exemples construits de la « ville de pièces » métaboliste, et première manifestation d'une modernité asiatique appliquée à la ville. Ils avaient été exposés à la doctrine du Team X à l'AA de Londres, et à Maki à Harvard, où Lim avait également glané « des connaissances théoriques [...] sur l'affectation des sols, l'économie de l'espace et de l'immobilier [...], les flux d'espèces et les études de marché, les stratégies de vente et de location, en passant par l'analyse de l'offre et de la demande – en somme, tout le vade-mecum de l'économie de l'aménagement ».

Barre brutale fichée sur un podium brutal, le complexe du People's Park est en fait la version condensée d'un centre-ville chinois, un marché tridimensionnel basé sur la matrice cellulaire du shopping chinois – un Chinatown du Mouvement moderne.

Deux vides interconnectés sont creusés dans sa masse. Lim les décrit comme « deux atriums imbriqués [...] un concept entièrement nouveau et audacieux à l'époque [...]. L'atrium principal, que nous appelions la Salle urbaine, fut inspiré par les idées du groupe métaboliste du Japon ». Maki lui-même vient visiter le chantier : « Nous avons théorisé, et vous autres êtes en train de le construire[59]. »

Ce succès n'est pas sans ambiguïté. Les architectes éclairés sont maintenant des participants du renouveau urbain radical de Singapour. Leur projet a nettoyé une partie de Chinatown (l'ancien People's Park). Pour justifier leur projet, on dénigre l'ancien : « Un bazar d'étals de fortune qui s'étendait sur un hectare. Si le bazar était extrêmement populaire, il était aussi congestionné et inconfortable sous la pluie », argumente maladroitement le gouvernement. Le nouveau bâtiment « monte à une hauteur de 31 étages et parvient à recréer l'effervescence, la vitalité et

58 Sa distance de la côte a augmenté depuis, par suite de nouvelles terres gagnées sur la mer.

59 William Lim, *Cities for People*, Singapour, Select Books, 1990, p. 8.

l'atmosphère de l'ancien bazar [...] 264 appartements au total sont situés dans la barre de 25 étages. Le podium de six niveaux accueille plus de 300 magasins, bureaux, restaurants, cafés, et un parking pour 633 voitures[60].»

La dimension idéologique du complexe est renforcée par des amorces de «lien». Sur la même rue, le People's Park Center, également lancé par cette «première vente», est construit par Ng Chee Sen. Il contient 25 000 m² de shopping dans un podium de 4 étages, une barre d'appartements de 20 étages, et 10 000 m² de bureaux; comme le complexe du People's Park, le centre a une salle urbaine et est connecté à un centre de restauration situé entre les deux, partie d'un «noyau»: des ponts s'élancent dans toutes les directions pour établir une continuité piétonne. Ensemble ils sont l'amorce d'une forme directrice, un couloir urbain à la Maki.

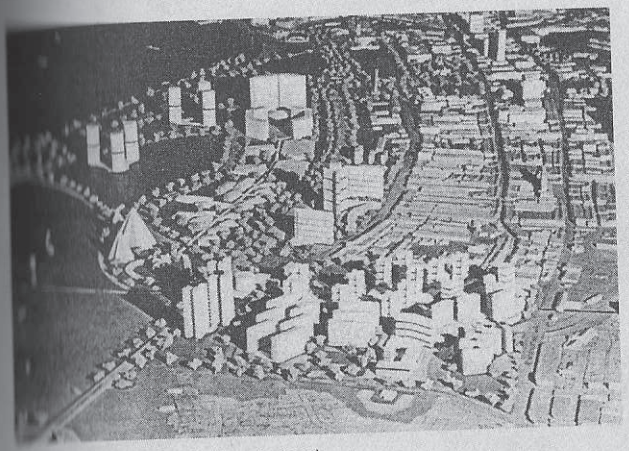
Architecturalement, ces complexes ne paraissent pas sophistiqués; on dirait des versions tropicales des Architectons de Malevitch: volumes rectangulaires prismatiques de béton brut assemblés avec une apparente désinvolture. En 1972, la rue Eu Tong Sen est l'un des segments urbains les plus idéologiques du monde, indubitablement asiatique dans ses valeurs, et prêt à s'étendre et se lier dans toutes les directions.

Un «mile métaboliste» similaire se développe parallèlement à la côte sur Beach Road: le Plaza (Design Metabolists Architects); la tour Golden Mile de 22 étages (Goh Hock Suan design team) «Un autre point de repère [...] arrangement complexe de formes et de masses qui réfléchit les formes et volumes des espaces intérieurs. Bien que la finition soit dans le même béton brut que la construction, la structure est adoucie aux yeux par l'arrondissement des angles et des arêtes, et par le détail des fenêtres et des garde-corps en métal.» Elle contient un cinéma de 1 896 places, 200 boutiques, une tour de bureaux de 16 étages, un parking de 539 places.

À l'extrémité se trouve le bâtiment le plus avancé tant sur le plan idéologique que sur le plan architectural: le complexe Woh Hup (aujourd'hui Golden Mile), où les composants ne sont plus séparés et autonomes mais absorbés en un seul complexe multi-usage, oblique, de 16 étages. «Le bâtiment est une terrace en gradins et fut le premier bâtiment de Singapour à recourir à ce principe. Il offre aux bureaux un panorama dégagé de ciel et de mer, des terrasses parfaites pour aménager des petits jardins ensoleillés et, du côté nord-ouest, le profil en escalier fait que l'étage supérieur protège ceux du dessous des températures élevées du soleil de midi[61].» Il contient 370 boutiques, 500 places de parking, et des bureaux.

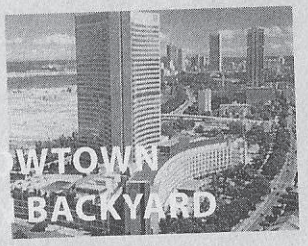
60 Urban Redevelopment Authority, *Chronicle of Sale Sites*, p. 25.

61 *Ibid.*, p. 30.



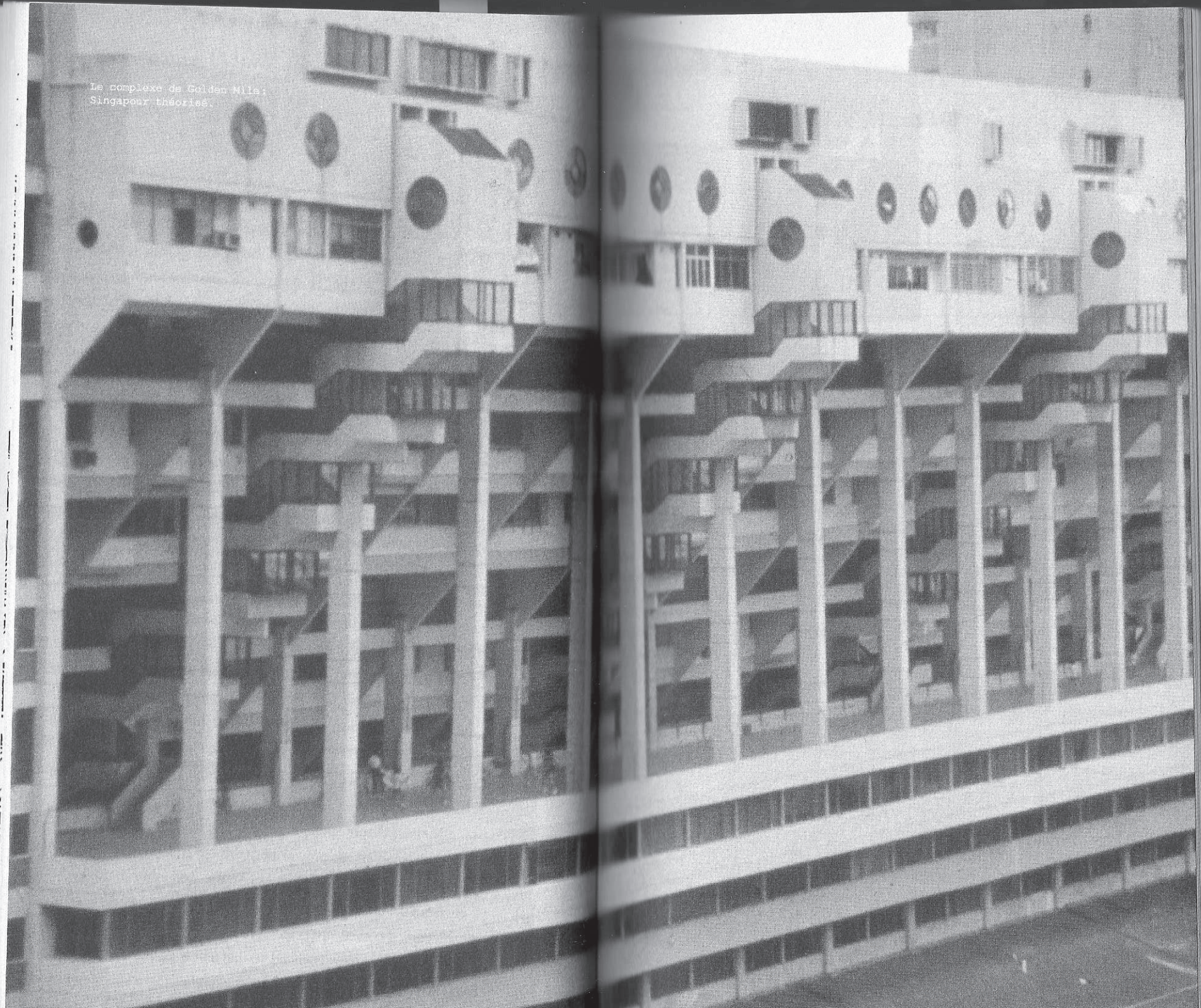
Le quartier de Beach Road, maquette d'urbanisme, 1967.

La tour de Golden Mile (Goh Hock Suan design team).

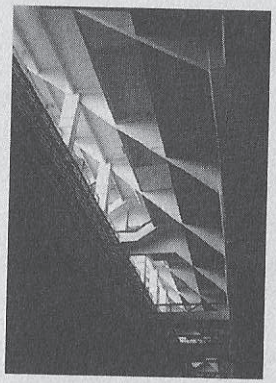


Le Plaza (Design Metabolists Architects).

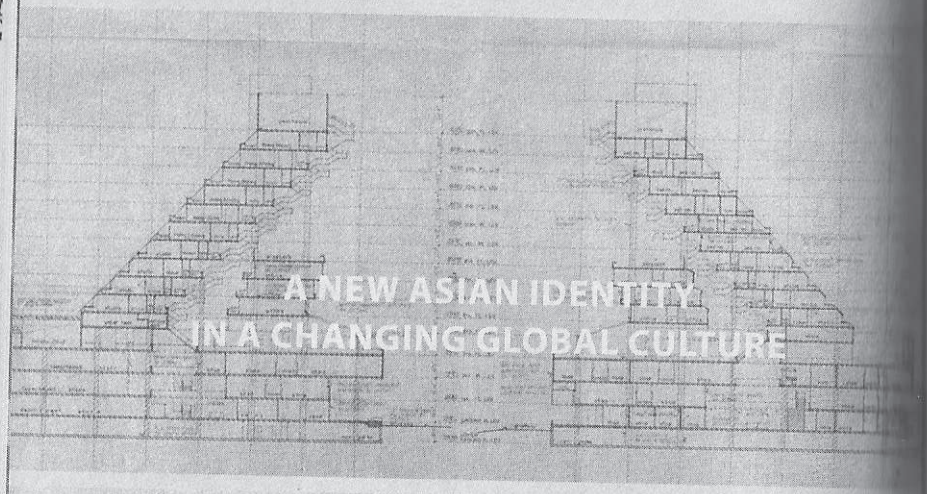
Le complexe de Woh Hup — aujourd'hui Golden Mile — (Design Partnership).

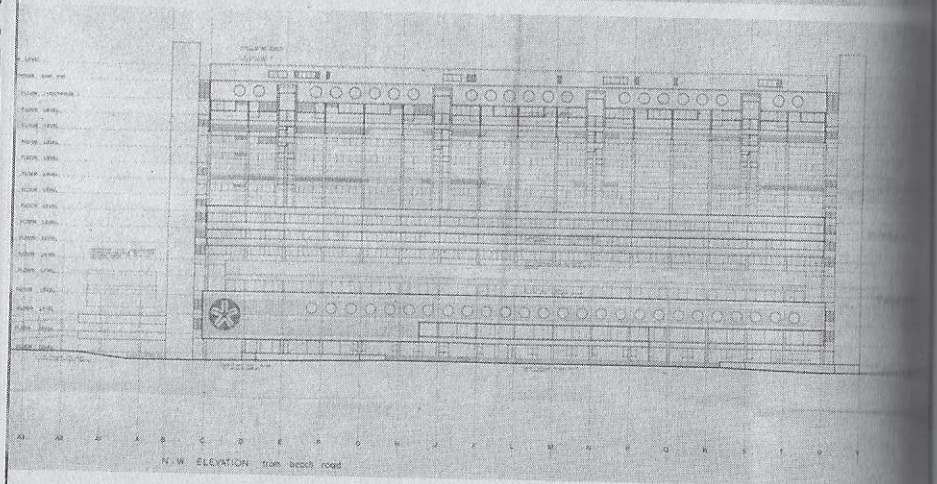


Le complexe de Golden Mile:
Singapour théorisé.



Le complexe de Golden Mile en contre-plongée, novembre 1993. Ci-dessous, coupes et élévation.





Le complexe Golden Mile représente le premier segment de mégastructure asiatique réalisé dans le monde : un rêve conçu en 1928 à travers l'énigmatique projet Wohnberg (colline de logements) de Walter Gropius, et redécouvert dans les années 1960, lorsque Tange – d'abord dans une recherche à Boston avec des étudiants du MIT, puis dans son projet pour la baie de Tokyo – fit de la division du volume et de la création corrélative d'une nef intérieure monumentale un thème puissant de résistance à la banale orthogonalité des barres (qui se retrouvera plus tard dans l'atrium de Portman au Marriott d'Atlanta et, par ricochet, sous forme dégradée, jusque dans le récent bâtiment de Dominique Perrault pour l'ESIEE à Marne-la-Vallée).

La mégastructure sonne le glas des volumes virginaux du modernisme. Alors que les containers originaux de la période d'avant guerre ont une capacité quasi infinie à absorber la diversité tout en restant monolithiques, énigmatiques et neutres, maintenant – au nom de l'humanisme – la pression monte pour l'accès symbolique, la compréhension, la perception, l'ouverture. Comme avec de gigantesques pieds-de-biche, les parties sont désolidarisées, les barres fracturées, leurs moitiés juchées sur de monumentales poutres en A, les tours vrillées afin qu'une nouvelle forme de collectif puisse être exposée et inspectée.

L'architecture devient compréhensible (un pas important vers la déception ?).

Sous les tropiques, ce forçage peut être interprété comme le désir authentique, presque écologique, d'exposer l'intérieur caché aux brises d'un climat avantageux. Il n'y a pas de ségrégation de l'intérieur mais une condition d'exposition mutuelle et de perméabilité urbaine maximale.

Dans ces projets, le centre de Singapour est théorisé comme un prototype de la métropole asiatique moderne : la ville comme un système de chambres urbaines interconnectées. Le climat, qui a toujours limité la vie de rue, fait de l'intérieur le domaine privilégié de la rencontre urbaine. Le shopping dans ce contexte idéalisé n'est pas juste la quête compulsive de distinction sociale qu'il est devenu « ici » mais un amalgame de constellations fonctionnelles parfois microscopiques, infiniment variées, où chaque stand est un « functoïd » de toute la mosaïque programmatique constituant la vie urbaine.

À la fin des années 1960, les architectes de Singapour – synthétisant sauvagement des influences de Le Corbusier et des Smithson / Team X avec des spéculations explicitement orientales dérivées de Maki, une confiance renouvelée dans l'identité asiatique – cristallisèrent, définirent et construisirent d'ambitieux exemples de grands socles modernes envahis par les formes les plus traditionnelles de la vie de rue asiatique, abondamment connectés par de multiples liaisons, alimentés par des

infrastructures modernes et parfois par des parkings babéliens de plusieurs niveaux, pénétrés par des proto-atriums, et supportant des tours multi-usage : ils sont les containers de la multiplicité urbaine, des captations et des intensifications héroïques de la vie urbaine dans l'architecture, de rares démonstrations du genre de performance qui pourrait et devrait être la norme en architecture, mais l'est rarement, et qui donnent un degré alarmant de plausibilité aux mythes de la ville à multiniveaux et de la mégastructure que « nous », dans des circonstances infiniment plus riches, avons discrédités et rejetés.

Gueule de bois prométhéenne : la prochaine étape

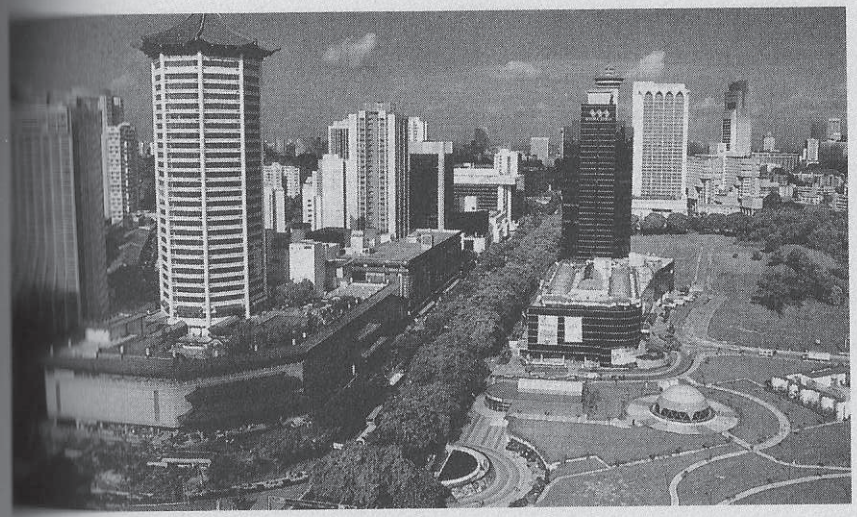
Naguère unique et grouillant Chinatown, Singapour est devenue une ville avec un Chinatown. Elle paraît achevée.

Mais comme (ex-)théâtre de la table rase, Singapour a maintenant la qualité ténue d'un arrêt sur image, d'un mouvement arrêté qui peut être relancé à tout moment vers une autre configuration encore ; c'est une ville en perpétuelle métamorphose vers l'étape suivante.

La malédiction de la table rase est qu'une fois appliquée, elle ne démontre pas seulement que les précédentes occupations étaient jetables, mais aussi que toutes les occupations futures seront provisoires et au bout du compte temporaires. Ce qui rend l'ambition d'achèvement (l'illusion sur laquelle même l'architecture la plus médiocre est fondée) impossible. Elle rend l'architecture impossible.

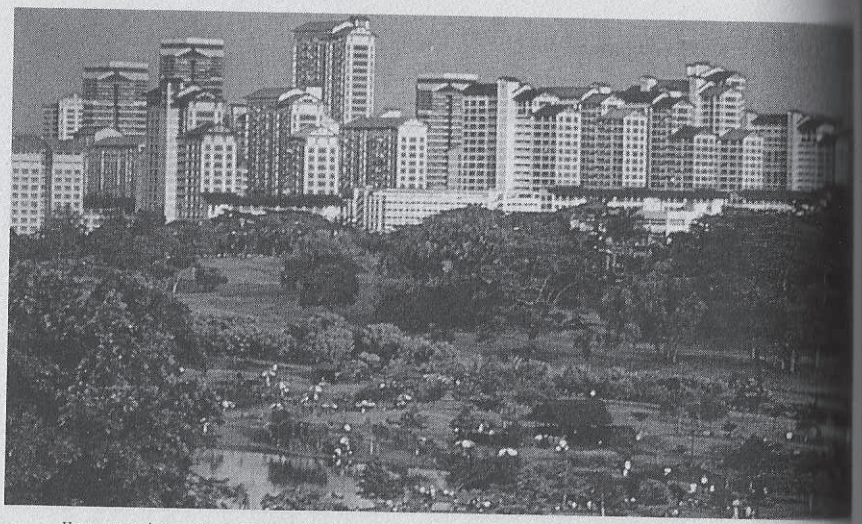
L'anxiété engendrée par le statut précaire de la réalité de Singapour est exacerbée par l'absence de toute stabilité géométrique. Son courage d'effacer n'a pas inspiré un nouveau cadre conceptuel – concept directeur ? –, un pronostic définitif sur le statut de l'île, une identité autonome, indépendante du remplissage, comme la grille de Manhattan. La géométrie proliférante de Singapour est tendue au-delà du point de rupture lorsqu'elle doit organiser la coexistence des superblocs strictement orthogonaux et banalement modernes qui composent l'essentiel de sa substance construite. Le « planning » de Singapour – pure addition de présences – est sans forme, comme un motif batik. Il émerge sans prévenir, comme de nulle part, et peut disparaître ou s'effacer tout aussi brusquement. La ville est un collage imparfait : rien que des figures, pas de fond.

Peut-être ce manque de géométrie est-il typiquement asiatique ; Tokyo en est l'exemple éternel. Mais qu'est-ce qui en fait la condition présente, et presque mondiale ? Paris est-elle encerclée par un anneau asiatique ? Le Forum romain de Piranèse est-il chinois ? Ou bien faut-il considérer notre tolérance pour l'imperfection des « autres » cultures, des « autres » standards, comme une forme camouflée de condescendance postcoloniale ?



Singapour aujourd'hui :
la qualité ténue d'un arrêt
sur image…

qui pourrait être relancé
à tout moment…



Une version plus relax de Sparte.

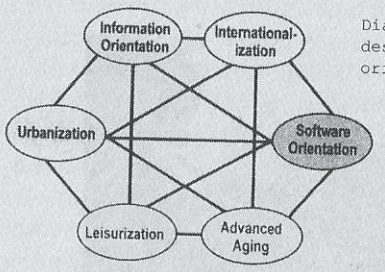


Diagramme des «Nouvelles orientations».

Lee Kuan Yew, ex-Premier ministre, et son successeur, Goh Chok Tong.

La réticence de ces bâtiments assemblés à former un ensemble identifiable crée, asiatique ou pas, une condition dans laquelle l'extérieur (domaine classique de l'urbain) semble être un reste, un résidu envahi par les émanations commerciales d'intérieurs hermétiques, l'hyperdensité des interdictions triviales, l'art public, et la tropicalité factice de l'aménagement paysager.

En tant que manifeste du quantitatif, Singapour révèle une cruelle contradiction : des augmentations considérables de matière, dont l'effet global est une irréalité croissante. La qualité sinistre des fenêtres (vitres noires, parfois violettes) crée, comme dans un paysage en modèle réduit de train électrique, un degré supplémentaire d'abstraction qui ne permet plus de deviner si les bâtiments sont vides ou grouillant de vie confucéenne transplantée...

En dépit de sa substance colossale, Singapour est condamnée à rester une métropole Potemkine.

Ce n'est pas un problème local. Nous pouvons faire des choses, mais pas nécessairement les faire réelles. Singapour représente le point où le volume du neuf submerge le volume de l'ancien et où, devenu trop grand pour être encore animé par lui, il n'a cependant pas encore développé sa propre vitalité. Mathématiquement, le troisième millénaire sera une expérimentation dans cette forme d'absence d'âme (à moins que nous nous réveillions de nos trente années de sommeil dans l'autodétestation).

Après sa réussite monumentale, Singapour souffre maintenant d'une gueule de bois prométhéenne. La sensation de dégrisement est palpable. L'état barthésien «fini» quémande des thèmes nouveaux, de nouvelles métaphores, de nouveaux signes à superposer à sa substance luxueuse. Des ennemis extérieurs, l'attention s'est déplacée vers les démons intérieurs, parmi lesquels le doute est, jusqu'à nouvel ordre, le plus inhabituel.

Lee a démissionné en 1990, mais il reste bien visible à l'arrière-plan comme éminence grise. Son successeur, Goh Chok Tong, doit assurer la transition d'un état de garnison hyperefficace vers une version plus décontractée de Sparte.

C'est une période de transition, de révision, d'ajustements marginaux, de «nouvelles orientations» ; après l'urbanisation vient la «loisirisation». «Les habitants de Singapour aspirent maintenant aux choses les plus fines de la vie – les arts, la culture, et le sport[62].»

La récente création d'un ministère de l'Information et des Arts est symptomatique. Comme le déclare Yeo, son ministre, «aussi incongru que cela puisse paraître, c'est avec le plus grand sérieux que nous devons poursuivre la cause des loisirs si nous entendons rester compétitif au XXIe siècle».

62 *The Next Lap*, Singapour, Times International Press, 1991, p. 101.

Singapour est une ville sans qualités – ce qui représente peut-être une forme ultime de déconstruction, et même de liberté. Mais son évolution – sa *songline* – continue : triumvirat éclairé de l'ONU après guerre, première manifestation d'une apothéose tardive des Ciam, métropole métaboliste surchauffée, à présent dominée par une sorte de postmodernisme confucéen dans lequel les premières et brutales barres de logements sont réhabilitées avec des ornements symétriques.

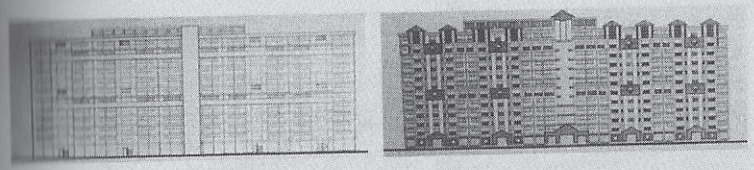
Dans les années 1980, la frénésie globale de la consommation a perverti l'image de Singapour en une caricature repoussante : une ville entière perçue comme un centre commercial, une orgie de vulgarité eurasienne, une ville débarrassée des derniers vestiges de l'authenticité et de la dignité. Mais même dans un projet final tel que Nge Ann City, les éléments de la vie idéologique passée sont présents, latents sous le lustre de postmodernité tapageuse (granit, laiton, brique) qui, dans la nouvelle rhétorique, n'est plus seulement basé sur la vie asiatique mais sur la résurrection de l'esthétique asiatique : la Muraille de Chine, les pagodes, la Cité interdite, etc. Sous les formes et les décorations, c'est toujours une étourdissante machine urbaine, avec ses luxueuses plates-formes de parking au onzième étage, la diversité de ses atriums, la surprenante richesse de ses grands magasins cellulaires, mixant Nike avec Chanel, Timberland avec la nourriture thaï : du « turbo-métabolisme ».

L'histoire est réhabilitée, et en particulier l'histoire coloniale, pour la raison paradoxale qu'elle est la seule qui soit reconnaissable comme histoire : le Raffles Hotel, méticuleusement restauré en façade, est cloné à l'arrière pour accueillir une extension en centre commercial qui excède de loin l'original en volume.

Paul Rudolph réémerge des limbes. Quelque part dans la ville, un de ses prototypes américains – qui commença sa vie conceptuelle dans les années 1960 comme empilement de mobil-homes hissés dans un squelette d'acier – est réalisé en béton.

En 1981, il avait participé à l'expérience Beach Road – vraisemblablement sans s'en apercevoir. Pour un promoteur, sans contact avec ses confrères de Singapour, l'Américain avait dessiné un projet métabolique : une tour de béton pivotée jouxtant la protubérance déformée d'un podium, une des premières manifestations de l'atrium indépendant. Treize ans plus tard, il est également réalisé, mais en aluminium, la rotation de la tour étant remplacée par une indentation, un épi de maïs métallique, avec un « atrium américain » plus creux que ses homologues asiatiques.

Le centre de Singapour sera hyperdense : une invasion massive de formes nues, dépourvues de détails, envahit la maquette de la ville au dernier étage du Bureau de la planification. Sur des terrains nouvellement



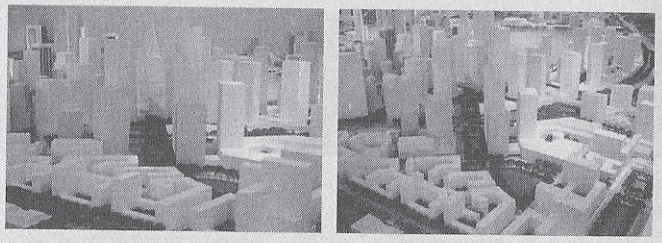
Postmodernisme confucéen:
de vieilles barres réhabilitées.

Atrium d'un
centre commercial,
Orchard Road.

La ville comme
centre commercial.

Le paysage aérien
de Nge Ann City.

Frénésie globale
de consommation.



Le centre sera hyperdense : maquette urbaine au dernier étage de l'Autorité du redéveloppement urbain en novembre 1993.

«Tous nos efforts sont marqués par le désir d'équilibrer le développement avec la nature.»

Après le développement, l'Éden…

Lee Kuan Yew lance une campagne de plantation d'arbres, 1963.

récupérés, on s'applique à ajuster les dernières pièces centrales par l'entremise de chefs-d'œuvre contextuels : un «Botta», un «Stirling» posthume. Mais comment des bâtiments peuvent-ils être réceptifs à leur environnement s'il n'y a pas d'environnement ?

Des angoisses diverses (refoulées ? importées ?) remontent peu à peu à la surface, de façon particulièrement insidieuse sur le chapitre de la disparition de l'histoire. «Il y a un appel à préserver et explorer notre riche héritage culturel.»

Goh a identifié son règne comme la Prochaine Étape (qui supplante Horizon 1999). Lorsqu'il prête serment en novembre 1990, il proclame : «Singapour ne peut réussir que si ses honorables fils et filles sont prêts à aider les autres. Je les rallierai pour servir le pays. Car s'ils ne vont pas de l'avant, quel sera notre futur ? J'appelle donc mes camarades citoyens à me rejoindre, pour que nous courrions ensemble la prochaine étape[63]…»

Mais cette expression même trahit une fatigue chronique, comme un marathon couru sur une piste. La Prochaine Étape de Goh est comme un appel à le rejoindre sur un moulin de discipline.

Pour l'essentiel, la Prochaine Étape représente un travail supplémentaire sur l'identité de Singapour. «Notre vision est […] celle d'une île avec un sens accru d'"insularité" – davantage de plages, de marinas, de stations, et éventuellement de parcs d'attractions, mais aussi de meilleurs accès à une côte attractive, et une ville qui épouse plus intimement son front de mer comme un signal de son héritage insulaire. Singapour sera noyée de verdure, tantôt manucurée par l'homme, tantôt faite de zones naturelles protégées, avec des plans d'eau tissés dans le paysage[64].» En somme, Singapour est profilée pour évoluer «vers une ville tropicale de l'excellence».

Dans ce climat de relative révision, sinon de contemplation, la nature elle-même est l'une des premières candidates à la réhabilitation, parfois rétroactivement. «Tous nos efforts sont marqués par le désir d'équilibrer le développement avec la nature […]. Parfois, comme ailleurs dans le monde, nous avons eu tendance à nous surdévelopper un peu. Dans ces situations, il faut remonter le temps, ôter les bâtiments et réhabiliter la végétation d'autrefois.» De façon presque inquiétante, tout se passe comme si la nature allait être le prochain projet de développement, lançant ainsi la mécanique de la table rase dans une paradoxale marche arrière : après le développement, l'Éden.

63 *Ibid.*, p. 3.

64 Urban Redevelopment Authority, *Living the Next Lap: Towards a Tropical City of Excellence*, 1991.

Dès 1963, Lee Kuan Yew « avait personnellement lancé une campagne de plantation d'arbres » à titre de compensation prophylactique pour les programmes de renouveau urbain qui allaient être initiés. « Cette politique active de plantation fut menée sur toutes les routes, les terrains vacants, et les nouveaux sites de développement. »

Parallèlement à l'intensification du renouveau urbain, une campagne de « ville-jardin » fut lancée en 1967, « un programme d'embellissement qui vise à habiller la République d'un manteau de verdure, resplendissant de toutes les couleurs de la nature[65]. »

Aujourd'hui, l'État est sur le point de parachever un « réseau de parcs », une ambitieuse trame réalisée grâce à un « système de connexion des parcs » qui convertira Singapour en « terrain de jeux total ».

Partout dans le monde, le paysage est en train de devenir le nouveau médium idéologique, plus populaire, plus souple, plus simple à mettre en œuvre que l'architecture, capable de véhiculer les mêmes signifiants, mais de façon plus subtile, plus subliminale ; il est en deux dimensions plutôt qu'en trois, plus économique, plus complaisant, infiniment plus perméable aux inscriptions intentionnelles.

L'ironie du climat de Singapour est que sa chaleur et son humidité tropicales sont à la fois l'alibi parfait pour un repli massif vers le confort intérieur, généralisé, non spécifique, climatisé, et le seul élément d'authenticité qui reste, la seule chose qui fait que Singapour est encore vaguement tropicale. Le dedans ayant été transformé en Éden du shopping, le dehors devient une nature Potemkine – une plantation d'emblèmes tropicaux, palmiers, arbustes, que la tropicalité même du climat transforme en plantes d'ornement.

L'adjectif « tropical » dans « excellence tropicale » est un piège, une impasse conceptuelle où le métaphorique et le littéral se mettent mutuellement K-O : alors que toutes les architectures de Singapour sont occupées à fuir la chaleur, leur ensemble est censé représenter son apothéose.

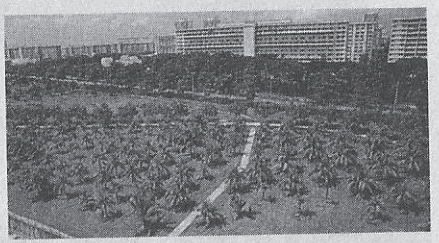
La seule authenticité tropicale qui reste est une sorte de décomposition accélérée, une pourriture conradienne : c'est la résistance à cette tropicalité-là qui explique la raideur de Singapour. « Elle correspond à une profonde angoisse primordiale d'être englouti par la jungle, un destin qu'on ne peut éviter qu'en étant toujours plus parfait, toujours plus discipliné, toujours le meilleur[66]. »

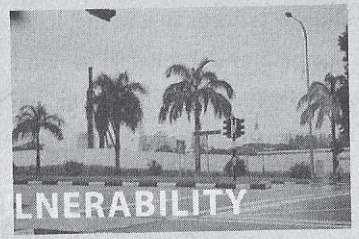
65 Lee Sing Keng et Chua Sian Eng, *More Than a Garden City*, Singapore: Parks and Recreation Department, 1992, p. 8.

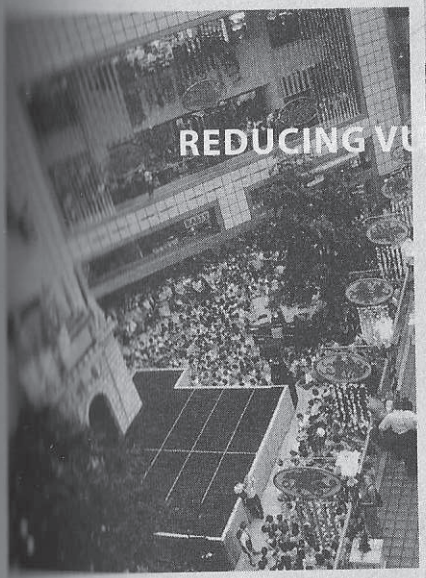
66 Buruma, « Singapore ». Dans certains cas, à cause de l'ubiquité des ambiances intérieures, on atteint le point de renversement critique où c'est le dehors, contemplé à travers une glace sans tain, comme un décor de vitrine, qui paraît être la condition inhabituelle.

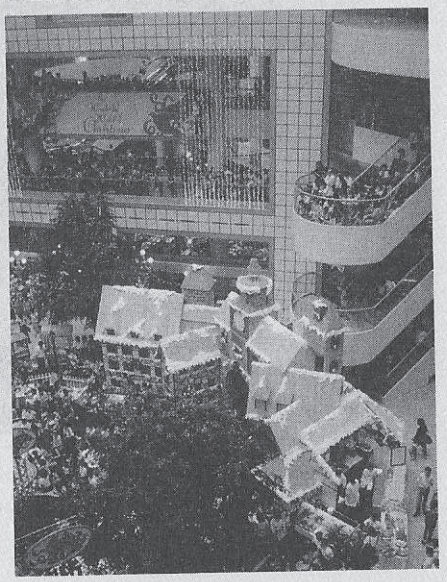
[illegible]ence tropicale».

Dehors : une nature Potemkine.

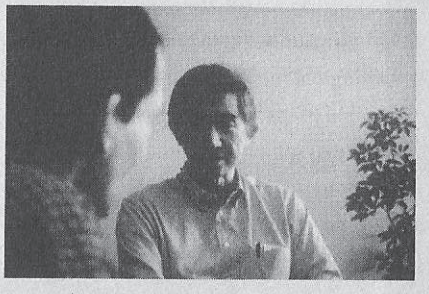




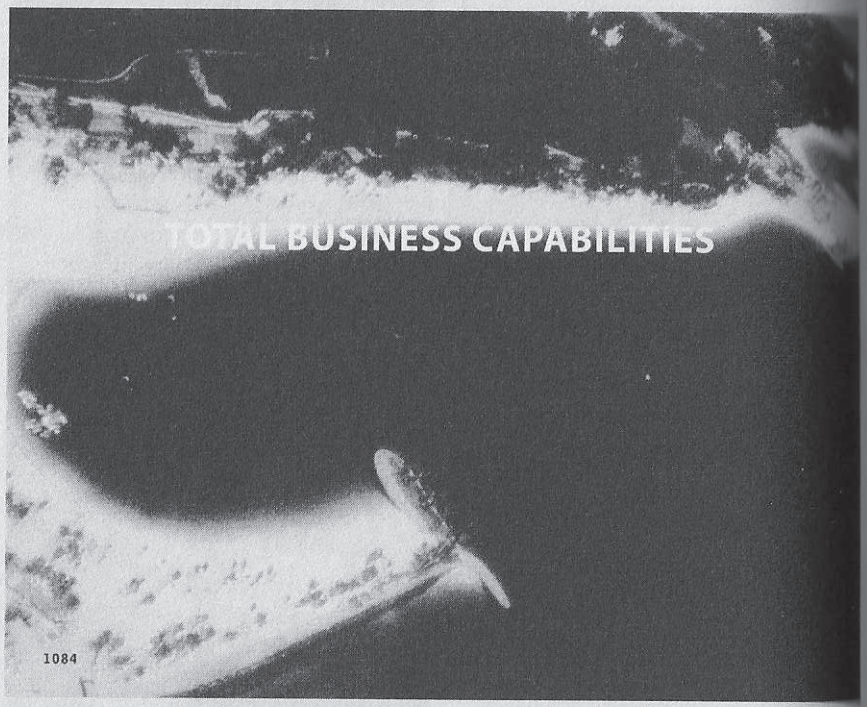




Dedans : un Éden du shopping, Raffles City, 1993.



Interview de Liu Thai Ker.



« Après les pavés, la plage »
– au-delà de l'ironie…

Finalement, dans un geste qui est hors de portée de l'ironie, l'île est maintenant sur le point d'être équipée d'un périmètre de plage. « En l'an X, grâce aux extensions et replanifications, la somme du littoral accessible a quasiment doublé, tandis que les zones inaccessibles ont été réduites d'autant. De grandes opportunités s'ouvrent à nous de créer des plages, des promenades, des marinas, des stations, etc. »

Singapour devient ainsi une idylle voulue – « comme en Mai 68 », me murmure le précédent chef urbaniste Liu Thai Ker. La révision est subtile. Non pas « sous les pavés, la plage », mais « après les pavés, la plage ».

Postcript : métastases

Tel qu'il est, le modèle de Singapour – issu, comme nous l'avons vu, d'une série de transsubstantiations qui en font en effet l'une des plus idéologiques de toutes les conditions urbaines – est sur le point de former des métastases à travers toute l'Asie. Le scintillement de son organisation, le glamour de son déracinement réussi, le succès de sa transformation humaine, le blanchiment de son passé, la manipulation des cultures vernaculaires, offrent un modèle irrésistible pour ceux qui doivent imaginer – et construire – de nouvelles conditions urbaines pour des masses encore plus innombrables. De plus en plus, Singapour se revendique comme un laboratoire pour la Chine, et ce rôle pourrait bien endiguer son actuelle morosité.

Les chiffres sont sévères : « Quatre-vingts pour cent de la population chinoise est toujours rurale », indique Liu Thai Ker, précédent directeur de l'URA, à présent reconverti dans le privé. « Le simple déplacement d'un quart d'entre eux vers la ville au cours des vingt prochaines années – et ce chiffre est sans doute une sous-estimation – impliquerait de doubler toute la substance urbaine. »

Il est peu probable que le modèle déconstructiviste, non plus que toutes les autres propositions contemporaines respectables (que sont-elles de toute façon ?), exerce une grande attraction dans ces circonstances. Singapour représente l'exact dosage « d'autorité, d'instrumentalité et de vision » nécessaire pour séduire. Dans de nombreuses agences d'architecture à Singapour, dont très peu parmi nous ont entendu parler, le futur de la Chine se prépare. Dans ces innombrables villes nouvelles, le gratte-ciel est la seule typologie qui ait survécu. Après l'iconoclasme du communisme, il y aura un second luddisme, plus efficace, qui aidera les Chinois à gagner la « terre désirée » : l'économie de marché – mais sans la décadence, la démocratie, le chaos, le désordre, et la cruauté de l'Occident.

Propulsés à l'extérieur de l'épicentre asymétrique qu'est Singapour, de nouveaux Singapour se retrouveront à travers tout le continent. Son modèle sera le sceau de la modernisation chinoise.

Deux milliards de personnes ne peuvent pas se tromper.

Exit

Un mantra de Singapour : n'oubliez pas de confirmer votre vol retour.

« Singapore Songlines. Portrait of a Potemkin Metropolis... or Thirty Years of Tabula Rasa », paru dans OMA, Rem Koolhaas, Bruce Mau, *S, M, L, XL*, Rotterdam, 010 Publishers, 1995, pp. 1008-1089. Traduction de l'anglais par Marie Dronneau et Jean Souviron, révisée par Sébastien Marot.